La jeune fille faisait, en effet, tout ce que son excellente gouvernante souhaitait : elle lisait, étudiait, travaillait et se promenait. Plus de rêveries solitaires, plus d'après-midi consacrés à de mystérieuses correspondances ; elle recevait encore, il est vrai, des lettres de la ville, mais ces lettres n'étaient pas aussi fréquentes, ni aussi longues que celles d'autrefois, et leur réception n'occasionnait plus de pleurs ni de maux de tête. Il y eut même des moments où la digne gouvernante fut épouvantée de cette soumission passive, de cette obéissance apathique, tant elles semblaient tenir du désespoir. Cette pensée la frappa surtout un soir qu'assise avec la jeune fille à une fenêtre ouverte, elles admiraient ensemble les feux mourants du soleil couchant, et écoutaient les notes suaves du plus doux des chantres de nos bois, le rossignol.

—Madame Gérard, demanda tout-à-coup Antoinette d'une voix mélancolique, mamàn a dû mourir jeune, n'est-ce pas ?

—Oui, mon enfant. Elle s'est mariée à dix-huit ans et est morte le vingtième anniversaire de sa naissance, en te laissant âgée d'un an.

—Et elle a succombé, n'est-il pas vrai, à une affection de poitrine ?

—Je crois que oui,—répondit en hésitant la gouvernante qui n'aimait pas la tournure que prenait la conversation.

—A vingt ans ! se dit à elle-même Antoinette : c'est trop long. Oh ! Madame Gérard, priez-Dieu pour que je ne vive pas jusqu'à ma dix-huitième année.

Madame Gérard tressaillit et examina attentivement la figure de sa pupille.

—Ce serait espérer trop tôt la couronne ; dit-elle tranquillement. Dieu peut exiger que tu portes ta croix, quelle qu'elle soit, plus longtemps que cela.